

Tricoter l'histoire avec ses langues

EMILIE GUILBEAULT-CAYER ET RICHARD MIGNEAULT, *De racines et de mots. Persistance des langues en Amérique du Nord*, Québec, Éditions du Septentrion, 2021, 248 pages

Mathieu Thomas

Volume 16, numéro 1, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thomas, M. (2021). Compte rendu de [Tricoter l'histoire avec ses langues / EMILIE GUILBEAULT-CAYER ET RICHARD MIGNEAULT, *De racines et de mots. Persistance des langues en Amérique du Nord*, Québec, Éditions du Septentrion, 2021, 248 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(1), 30–32.

Tricoter l'histoire avec ses langues

Alexis Tétreault

Doctorant en sociologie, UQAM

EMILIE GUILBEAULT-CAYER ET
RICHARD MIGNEAULT

DE RACINES ET DE MOTS. PERSISTANCE DES LANGUES EN AMÉRIQUE DU NORD

Québec, Éditions du Septentrion,
2021, 248 pages

«**P**eut-on concevoir des textes qui soient à la fois littérature et sciences sociales?» Cette question de l'intellectuel Ivan Jablonka, citée en introduction de *De racines et de mots: persistance des langues en Amérique du Nord*, résume bien l'idée à l'origine de cet ouvrage récemment publié chez Septentrion. Présenter la réalité historique au prisme de la littérature permet en effet d'initier à la connaissance historique le public avide de récits, tout en offrant une expérience de lecture moins didactique à ceux qui sont avant tout intéressés par un sujet particulier.

Littérature et Histoire... sera-t-il ici question de roman historique? Comme l'expliquent Émilie Guilbeault-Cayer et Richard Migneault, codirecteurs de ce recueil, le choix a plutôt été fait de demander aux divers auteurs de rédiger des «nouvelles historiques»: de courts textes racontant à la fois «l'Histoire» et «une histoire», basés sur des faits avérés et s'appuyant sur une riche documentation. Le résultat ne manque pas d'intriguer, car les douze textes brillent autant de par leur qualité que leur variété.

Il faut dire que le thème choisi pour cet ouvrage collectif se prête bien à un certain éclectisme. La «persistance des langues» est en effet un thème qui peut être abordé d'une multitude de façons: quelles langues sont ou ont été en danger, quelles initiatives ont été menées pour faire face aux menaces, comment les principaux événements ont été vécus par les individus concernés, etc.

Tout cela est fort bien, serait-on tenté de dire, mais quelles sont donc ces multiples langues dont traite l'ouvrage? C'est ici qu'une surprise nous attend: sur les douze textes du recueil, pas moins de huit portent sur la langue française. Il n'y a évidemment rien de mal à cela, mais à ce compte, pourquoi ne pas avoir consacré l'entièreté du recueil au français? Les éditeurs ont peut-être pensé qu'un livre portant sur plus d'une langue présenterait un attrait plus universel... ou encore, que le fait de discuter du destin de certaines langues autochtones (l'abénaquis, le tutchone du Nord, le wendat) permettrait de mettre en relief la cause de la

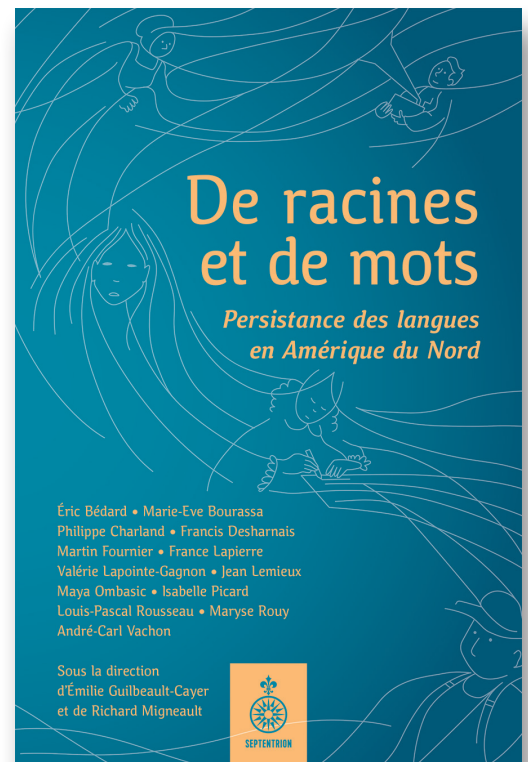
défense du français en Amérique du Nord, à la manière d'une mise en garde: constate, ô lecteur, ce qui arrive aux langues qu'on laisse mourir...

Quoi qu'il en soit, on se doit de reconnaître qu'un des objectifs de l'ouvrage, celui de donner «le goût aux lecteurs de plonger davantage dans l'Histoire pour en savoir plus sur certains sujets» a été atteint. En effet, la nouvelle «Le récollet» (de Jean Lemieux, médecin et auteur de romans historiques) est si fascinante que, suite à sa lecture, on ne peut résister à l'envie d'en savoir davantage sur les origines troubles et ambiguës du fameux drapeau de Carillon, ancêtre de notre fleurdelisé. Détail intéressant, on y apprend aussi que certains appellent «récollet» la dernière carte qui permet de remporter la partie, expression faisant référence au frère Louis Martinet dit Bonami, décédé en 1848, dernier récollet de Québec, 85 ans après le bannissement de son ordre par le gouverneur James Murray.

Le choix a plutôt été fait de demander aux divers auteurs de rédiger des «nouvelles historiques»: de courts textes racontant à la fois «l'Histoire» et «une histoire», basés sur des faits avérés et s'appuyant sur une riche documentation. Le résultat ne manque pas d'intriguer, car les douze textes brillent autant de par leur qualité que leur variété.

À notre grand bonheur, les nouvelles du recueil foisonnent de telles anecdotes. Ainsi, «Entre deux torrents» de l'ethnologue Isabelle Picard nous rappelle que Marius Barbeau, en 1911, avait visité le village de Notre-Dame-de-Lorette pour rencontrer les Hurons et enregistrer leurs paroles sur des cylindres de cire, grâce à son phonographe Edison. Ces enregistrements ont joué un rôle important dans la survie de la langue wendat jusqu'à nos jours.

Dans «Poil-aux-Pattes», Marie-Ève Bourassa lève le voile sur la «mauvaise réputation» du 206^e bataillon et son commandant Tancrede Pagnuelo. Après sa dissolution en 1916 dans le 163^e bataillon canadien-français d'Olivar Asselin, Pagnuelo aurait encouragé ses troupes à désertier... En imaginant le point de vue de quatre soldats du bataillon sur cette affaire, Bourassa rappelle à quel point le sort des soldats francophones n'était pas très enviable au sein du Corps expéditionnaire canadien.



Tous les écrits du recueil ne se présentent pas sous la forme classique de la nouvelle; les deux premiers textes prennent plutôt la forme de lettres. Dans «En hommage à Marie Oudin (1639-1721)», France Lapière imagine la lettre de motivation d'un spécialiste en lexicographie historique sollicitant un poste à l'Université de Louisiane à Lafayette. Grâce à cette prémisse, on apprend l'histoire fascinante de Marie Oudin, fille et petite-fille de célèbres linguistes français du XVII^e siècle (son grand-père César Oudin a été le premier traducteur français des aventures de Don Quichotte!) et émigrée en Nouvelle-France vers 1656. Pour sa part, l'historien Éric Bédard nous présente une lettre fictive de 1842 qu'aurait écrite Adèle LaFontaine, épouse de Louis-Hyppolite LaFontaine, à l'attention de Louis-Joseph Papineau, alors en exil à Paris. Fort de son expérience sur cette période historique (voir son ouvrage *Les réformistes*, publié chez Boréal en 2009), Bédard évoque adroitement une Adèle LaFontaine déterminée à convaincre Papineau de soutenir la politique de son mari.

Une contribution à ce recueil sort clairement du lot: «La question à 100 piasses» de Francis Desharnais et Louis-Pascal Rousseau, une... bande dessinée! En quatre pages bien tassées, les auteurs nous expliquent l'origine de l'usage du mot «piastre» au Canada français. Alliant avec bonheur humour et recherche historique, cette BD représente une des bonnes surprises du livre. La formule est si efficace qu'on se surprend à souhaiter que les auteurs répètent l'expérience, dans un album complet, cette fois!

On l'aura compris, cette diversité de thèmes et de points de vue confère à l'ouvrage un petit côté «boîte à surprises» qui

De racines et de mots

suite de la page 30



n'est pas sans intérêt. Cela dit, un des textes du recueil laisse à penser qu'on a peut-être un peu trop étiré le proverbial élastique : « Adio Kerida », de l'écrivaine et professeure de philosophie d'origine bosniaque Maya Ombasic. Bien que le récit lui-même soit captivant et fort bien écrit (outre le serbo-croate, il y est entre autres question de la langue ladino, mélange d'ancien espagnol et d'hébreu), on ne peut s'empêcher de se questionner sur la place de ce texte dans la mosaïque du livre. Toutes les autres contributions concernent soit des langues autochtones, soit le français, autrement dit des langues implantées en Amérique du Nord depuis des siècles. La *persistance* des langues de communautés récemment arrivées sur ce continent est certes digne d'intérêt, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'un texte sur ce thème jure avec le reste de l'ensemble, orienté vers les langues « historiques » du territoire.

Clarke

suite de la page 31



Euripide lui-même aurait-il regretté, devant une interprète avec une chevelure platine à la Jean Harlow, que le metteur en scène n'ait pas choisi – comme le fit le réalisateur Michael Cacoyannis en 1971 – la comédienne Irène Papas ? Dans le domaine des arts, ceux de la scène induisent des contraintes particulières que l'on ne rencontre pas dans les beaux-arts et la littérature.

En revanche, serait-il vraisemblable d'assigner le rôle d'Othello à un comédien qui ne soit pas un Maure ? Au théâtre, pour l'Othello de Shakespeare, ce semble être une difficulté supplémentaire au moment d'assigner le rôle (ce rôle dont Clark dit qu'avec le recul il aura été le rôle de sa vie [p. 11-13]). Toutefois, à l'opéra, c'est encore plus compliqué ; que faire en effet pour l'Otello de Verdi – l'art lyrique italien n'ayant pas d'équivalent dans le monde arabe ni africain ? Durant un siècle, le chanteur choisi s'est noirci le visage ; ce qui le rapprochait des pratiques racistes du « blackface ». Puis, nous avons abandonné cela. Et maintenant, il y a des noirs et des blancs et même des Asiatiques qui chantent Aïda, Carmen, Violetta, Desdémone, Otello, Cio-Cio-San, etc. Pensons à notre Marie-Josée Lord. Nous voyons bien que c'est dans le regard. De fait, notre perspective sur la représentation a évolué ; nous acceptons davantage des acteurs racisés pour jouer des personnages que nous affectionnons traditionnellement à des acteurs issus de la majorité. En somme, c'est là le second mérite du livre de Peters, il montre le nécessaire *aggiornamento* des arts de la scène : sans négliger les uns ou les autres, s'adresser à l'auditoire dans son ensemble.

Quand il nous entretient de la mission fondamentale du théâtre, l'auteur arrive à ceci : « C'EST L'ÉPREUVE DU RÉEL. Loin d'être un artifice, le théâtre est la vie » (p. 81). Peters a le sens de la complexité. Comme chez Laferrrière, il existe plusieurs couches de la conscience ; parmi celles-ci, il y en a une qui se réclame de l'universalité, mais sans pouvoir l'incarner avec une crédibilité parfaite, en effet. Éventuellement, remarque la philosophe Danièle Letocha, nous décrochons du monde familier pour « entrer dans une sorte de vérité de l'altérité ; Peters soutient que c'est la force de l'art : “Le théâtre, c'est l'épreuve du réel”. Oui, mais un réel canalisé par une parole, une couleur, une musique. Le talent et le génie s'inscrivent

Autre petit bémol à signaler, chacune des contributions à l'ouvrage est suivie d'une petite section « biographique » de deux pages. Rien de bien original ici, tous les ouvrages collectifs incluent quelques informations sur les auteurs et autrices des divers chapitres, mais fallait-il pour autant leur demander quel est leur personnage historique préféré ou « Le roman historique, ça sert à... » ? On comprend bien qu'il s'agissait ici d'« incarner » les auteurs en s'éloignant des biographies formelles des publications universitaires, mais le ton rappelle un peu trop celui qu'on retrouve dans les magazines populaires, ce qui, à la longue, devient quelque peu agaçant.

Ces quelques critiques ne doivent toutefois pas nous faire perdre de vue la qualité principale de ce livre : nous initier aux défis auxquels font face les langues minoritaires de ce continent, dans un format accessible. Notre époque en est une d'homogénéisation culturelle accélérée, où la question de la diversité linguistique se pose plus que jamais ; dans ce contexte, *De racines et de mots* vient apporter un éclairage original et inspirant.

là, non ? Ce qui me fait penser à ce que Dumont appelle “la transcendance horizontale” » (Danièle Letocha, *Cours sur la thématique de l'appropriation culturelle*, propos tenu en prévision de la reprise du cours de l'automne 2019 à l'Alliance culturelle).

En donnant le titre « L'adversaire » à l'un des chapitres de son livre, le comédien conçoit la fonction spécifique de ses partenaires seuls avec lui en scène :

IL N'Y A PAS DE PARTENAIRES DE JEU, IL N'Y A QUE DES ADVERSAIRES.

Repérer ses adversaires, dans la vie, est en général facile : « Ce sont des gens dont le regard te dit : Tu es ce que je pense de toi. Bien sûr comme tous les CCID, tu as croisé ce regard ». L'adversaire qui, lui, « se dresse face à toi sur scène est tout autre ; ... il te force à t'engager. Tu ne joues pas “contre” lui, mais “avec” lui. C'est un adversaire devant qui tu présentes une épée sans lame. C'est un jeu. Ça ne signifie pas pour autant que tu fais semblant ; le hockey aussi, c'est un jeu, mais les joueurs ne font pas semblant de patiner » (p. 85).

Sans doute, Martin-David Peters voit-il que la polémique suscitée par l'appropriation culturelle ne peut s'apaiser que par le dialogue et la concertation. Réitérons que Peters situe la question sous un angle bien mieux localisé que celui de cette polémique : l'accès des artistes à l'expression et à la création dans les institutions culturelles québécoises. Son récit contribue de manière remarquable à situer la difficulté et à réfléchir à la manière de la surmonter enfin. L'artiste est utile à la société par la « représentation », laquelle – mieux que le mot « imitation » – traduit la mimésis des Grecs anciens ; alors pourquoi maintenir des cloisons séparées de la vie et du naturel des jeux de scène ?

« Je te disais que le comédien est seul. Ce n'est pas tout à fait vrai, précise-t-il. Pareil au théâtre qui accueille le public, le comédien accueille le personnage. [...] Aussi différent de toi soit-il, le personnage est pareil à toi. » (p. 89) Selon Martin-David Peters, les comédiens de la diversité pourraient reprendre « cette très belle phrase » de Gilles Vigneault :

Quand on accueille des humains,
on [ne] sait pas qui on accueille.
Mais on sait qu'on accueille pareil à nous.